

CLAIRE ZALC

Chargée de recherches à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (CNRS-ENS), spécialiste de l'histoire de l'immigration dans la France du xx^e siècle.

La première fois qu'Emmanuel Laurentin m'a proposé de participer à cette nouvelle chronique, j'ai décliné l'offre, terrifiée. Je ne me sentais pas de taille à relever le défi : en trois jours, répondre à la « big question », la « grande question ». Impossible, ai-je répondu, il me faut plus de temps. Du temps, toujours du temps. Comme si l'historien (et pire encore l'historienne) avait le temps ! Erreur. Surtout qu'au fil des vendredis, pendant que d'autres, plus courageux, s'y lançaient avec humour, brillant, brio, ironie, conviction, beauté parfois, la peur a grandi.

Cette question nous place en effet dans une étrange position : celle de justifier, de trouver une raison. Pour moi, elle évoque un temps où certains ont pris les armes, et d'autres leurs plumes, pour défendre l'histoire. Lorsque Marc Bloch rédige son *Apologie pour l'histoire* en 1941-1942, l'histoire est attaquée, comme l'historien d'ailleurs, destitué de la fonction publique en tant que

juif. Mais aujourd'hui, l'histoire est-elle à nouveau menacée? Les temps sont durs, il est vrai : suppression de la discipline par ci, instrumentalisation par là, l'histoire est convoquée aux plus hauts sommets de l'État pour un oui pour un non, alors même qu'elle est mise en péril par les fermetures de postes et autres injonctions présidentielles... N'est-ce pas justement céder à la pression d'accepter de répondre à cette question ?

Désemparée, et légèrement angoissée, vous l'avez compris, j'ai alors opté pour la bonne vieille méthode. À l'instar du *Serious Man*, personnage du récent film des frères Coen qui tente de trouver quelque réponse aux affres de son existence auprès de trois rabbins, j'ai convoqué pour ma part mes habituels conseillers, très œcuméniques ceux-là : Pierre, 11 ans et demi, Elie presque 9 ans et Joseph, presque quatre.

– « Cela sert à étudier les vies de nos ancêtres », a dit l'un.

– « À savoir comment les gens vivaient avant », a dit l'autre.

– « À comprendre les pirates », a dit le troisième.

Étudier, savoir, comprendre. D'accord, mais pourquoi? ai-je répliqué.

– « Pour voir ce qui a évolué, ce qui a changé. Mais enfin Maman, pourquoi tu ne leur racontes pas plutôt ce que tu fais? »

Ils ont raison, les enfants. Pourquoi ne pas vous raconter un peu comment elle se fait, l'histoire.

Vous dire le plaisir d'abord. Après ravissements des petits matins gris, débarqués du train Paris-Fontaine-

bleau, serrés dans la navette kaki qui vous conduit dans cet ancien bâtiment de l'OTAN, situé au milieu de la forêt et loin de tout, le Centre des archives contemporaines des Archives nationales. « Je vais au mouroir » me disait un ami tendre, qui depuis a changé de métier ! Et oui, c'est cela aussi l'histoire.

Plongées dans une pile de dossiers de demandes de naturalisation et autant d'histoires de vies. Quantifier les refus, les accords, dépouiller les dossiers par centaines. Mettre à jour l'arbitraire administratif en saisissant, en pratique, non pas l'identité mais plutôt « l'utilité nationale », argument si souvent donné par les fonctionnaires pour justifier leurs refus aux commerçants et artisans. Ceux-là ? « Aucune utilité nationale ». Encore une raison de se méfier de tout raisonnement qui cherche nécessairement à faire de l'utilité, la mesure de la valeur de la science. Servir ? Quel mot disgracieux. On ne l'aime ni servante ni servile, l'histoire.

Métier ingrat qui consiste à transformer les légendes en histoires, à déconstruire les mythes. Pour l'historienne de l'immigration, la tâche est immense à l'heure où les politiques tentent d'initier des débats populaires sur des amalgames idéologiques. Les idées, les sensations, les paysages ont une histoire. Écrire leur genèse permet de questionner les évidences en rappelant que rien n'est donné.

Je vous emmènerais bien à Washington aussi, au Musée de l'Holocauste. Vous fatiguer les yeux avec moi sur les centaines de microfilms des archives de la Croix Rouge internationale. Pourquoi ? Pour tenter de

retrouver les traces des hommes et des femmes raflés dans le Pas-de-Calais puis déportés à Auschwitz. Mettre au jour les traces matérielles de l'histoire de l'extermination, c'est aussi lutter contre les affabulateurs et autres négationnistes. Sortir les archives, c'est dans ce cas précis toucher du doigt les preuves matérielles de l'inhumanisation. Ces registres austères qui ne contiennent plus de noms, mais seulement des numéros. Et là, au petit matin encore, tirée du sommeil par les cauchemars, regardant les couleurs embraser le ciel américain, peut-être que, comme moi, vous serez pris d'un doute. Fondamental. À quoi bon tout cela ? L'humeur est parfois noire. À quoi bon chercher les traces, creuser dans la masse des documents pour en extraire une moelle qu'on forme en récit ? Pourquoi donner un sens à ce qui n'en a pas. Cherche-t-on alors à donner vie, une deuxième fois, à nos objets de recherche, disparus ? Quelle folie !

Et l'on achoppe sur la question qui fâche : que faire des morts ? La meilleure réponse est venue, il y a peu, d'un collègue, historien de la Grèce antique, Julien Zurbach : « les morts, moi je les fouille ! » Fouiller les morts. Et oui, c'est cela aussi, l'histoire. « Unir l'étude des morts au temps des vivants », disait Marc Bloch. Fouiller, dépouiller pour avancer sur le chemin du savoir. Nourrir les récits de faits, traquer les traces, construire un sens. Pour comprendre mais pour transmettre aussi. Se protéger de toutes les demandes mémorielles en travaillant, avant tout, à maîtriser les questions auxquelles on répond. L'histoire répond aux

grandes questions, par des petites histoires, des histoires d'hommes, de femmes, d'enfants qui disent bien mieux que des grands mots, la diversité des trajectoires et la force des persécutions.

le 5 février 2010